

Editorial

Centenaire de la Première Guerre mondiale oblige, le Rossignol Rit se pare de bleu azur, couleur de l'uniforme des soldats français porté à partir de 1915.

Tout comme les Guerres de Vendée, la Grande Guerre a particulièrement touché la famille Delahaye. En ces temps de commémoration, le Rossignol vous invite à

découvrir la petite histoire des membres d'une famille dont le destin bascule avec les affres de la grande histoire. Des tranches

de vie à la Rossignolerie aux tranchées du Nord-Est de la France en passant par l'Italie, le dossier présente notamment, sous forme de portraits, les parcours de nos aïeux Jean, Louis, Joseph, Léon et Emile, cinq frères appelés à défendre la République que leurs propres ancêtres avaient combattu plus de 110 ans auparavant !



DANS CE NUMÉRO :

Editorial P.1

Une génération
de Delahaye
supplémentaire ! P.1

Le dossier :
les Delahaye dans
la Grande Guerre P.2

La famille Bridon
et la Première
Guerre mondiale P.10

Et dans les
familles Chupin
et Bouyer ? P.11

Méthode de
recherche d'un
Poilu... P.11

Hors-sujet: les
insolites
généalogiques P.12

Une génération de Delahaye supplémentaire !

Comme dans le numéro 1 du Rossignol Rit, nous commençons par la trouvaille généalogique de l'année 2013 : la découverte à la Jubaudière d'une génération supplémentaire de Delahaye !

Nous savions déjà que notre plus lointain ancêtre direct, un certain Pierre Delahaye, était métayer à la ferme de la Gautrèche à la Jubaudière (à proximité du château construit en 1853) où il a vécu pendant la deuxième moitié du XVII^e siècle. Il était l'époux de Catherine Béliard (circa 1635-1710).

La consultation d'un manuscrit déposé à la mairie de la Jubaudière écrit au XIX^e siècle par le cardinal Luçon (ancien curé de la Jubaudière devenu par la suite évêque puis cardinal) nous a apporté de nombreuses surprises.

Nous y apprenons l'existence d'un Pierre Delahaye, métayer de la Gautrèche, décédé à 65

ans le 15 février 1656. Sans en avoir la preuve formelle, il pourrait bien être le père de notre Pierre et serait donc né en 1591 à l'époque du roi Henri IV ! Il s'était marié à la Jubaudière en 1610 avec Jacquette Mary.



Le Cardinal Luçon au début du Xx^e siècle

Le fait qu'il porte le prénom Pierre (le prénom du père était donné en général à l'époque au premier garçon de la famille) et qu'il s'agisse de la même ferme contribue à lever pas mal de doutes quant à la probabilité de cette filiation.

Mais le plus intéressant reste qu'il a été inhumé dans la nef de l'église de la Jubaudière (détruite au XIX^e siècle) en compagnie de plusieurs autres Delahaye, ce qui fait dire au cardinal Luçon: « dans un espace de 25 ans [1645-1678], on voit cinq sépultures de la famille Delahaie [sic] faites dans l'église de la paroisse. Ce privilège de la sépulture dans le lieu saint, qu'il fut acheté ou attaché à la famille, tend à prouver que le nom de Delahaie était alors l'un des plus considérés ».

De plus, la femme de notre Pierre Delahaye, Catherine Béliard, est issue d'une famille plutôt bien établie puisque son frère, Michel, était notaire royal et procureur fiscal de l'abbaye de Bellefontaine. Cette alliance renforce l'idée que la famille Delahaye de la Gautrèche devait jouir d'une certaine notabilité au sein de la communauté jubadoise, voire au-delà.

Affaire à suivre !

LE DOSSIER : LES DELAHAYE DANS LA GRANDE GUERRE (1914-1918)



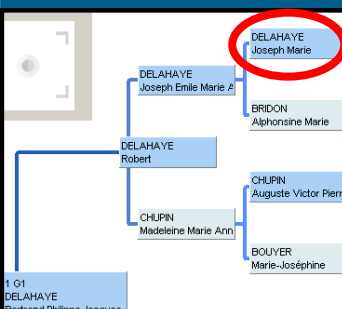
Joseph Marie Delahaye vers l'âge de 14 ans, zoom d'une photographie de famille de la fin du XIX^e siècle

« Le 7 septembre 1935, on lui accorde le droit au port de la médaille de la Victoire »



Exemple de médaille de la Victoire

* Repère généalogique:



Portrait de Joseph Marie Delahaye (1885-1958)

Nous débutons cette série de portraits par Joseph, notre ancêtre direct, père de Joseph le grand-père Delahaye*.

Fils de Jean Delahaye et de Jeanne Delahaie, Joseph a 29 ans lorsqu'il est mobilisé à l'été 1914 tout comme ses frères. Il doit quitter sa femme, Alphonsine Bridon, qu'il a épousée à Beaupréau moins d'un an auparavant le 13 novembre 1913. Elle est alors enceinte de leur premier enfant.

Le 4 août, il se présente à Cholet, au 77^e Régiment d'Infanterie. Il ne part pas tout de suite pour le front ce qui lui laisse la possibilité d'assister à la naissance de son fils

Joseph (le Grand-Père Delahaye!) le 16 mars 1915.

Le samedi 10 avril, il se rend à Cholet d'après sa soeur Anna « pour voir si il y aurait moyen d'avoir une prolongation, il n'y compte guère ». Dans une autre lettre datée du 21 avril, elle précise: « Joseph a eu de la chance en arrivant à Cholet il a été au bureau se faire porter rentant et de la il l'on envoyez touché son indemnité il ne croyait pas en touché n'étant pas aller au front mais comme il ne lui ont point demandé il ne leur as pas dit et a touché 114 f 30 toujours autant que de pris. Il a écrit hier au soir en

disant que lundi il avait été à la visite, le major lui avait demandé si il sortait de l'hôpital il lui a dit qu'il arrivait de conval et alors il marque qu'il a bien envie d'être exempt ».

Malgré « sa triste santé » d'après sa soeur Elisabeth, c'est avec le 135^e R.I. qu'il part pour le front de l'Est le 11 mai 1915 alors qu'il vient de perdre son frère Louis, mort au champ d'honneur le 2 mai précédent. Mais en a-t-il connaissance à cet instant ?

Dans la nuit du 16 au 17 mai, il prend position sur la ligne de front entre Lens et Arras avec la 10^e compagnie, à proximité de la ferme de Berthonval près de Mont-Saint-Eloi. Le 18 mai, le journal de marche de son unité indique « un fort bombardement allemand ». Il y a des morts presque tous les jours. Après une brève relève le 20 mai, la compagnie de Joseph est de retour au combat le 21. Les 22 et 23 mai, des obus tombent dans les tranchées françaises et font plusieurs victimes. Nouvelle relève le 24 mai avant une montée en première ligne le 26 sous les bombardements allemands. La fin de l'enfer est proche pour Joseph. Le 28 mai, il est évacué malade vers Acq tout comme les lieutenants Barnaudière et Aubry.



A : ferme de Berthonval, Pas-de-Calais
Carte Google Map

Une bronchite chronique...

Quatre jours plus tard, Joseph est transféré à Baud dans le Morbihan, près de Lorient. Son registre matricule indique que le 4 octobre suivant, il est réformé définitivement pour « bronchite chronique tachycardie ». Là s'achève pour Joseph l'expérience combattante dans la Grande Guerre. Il retourne alors à la Rossignolerie et assistera le 28 février 1918 à la naissance

de la première de ses deux filles, Alphonsine (la tante Phonsine !).

La lecture du registre matricule apporte aussi des détails sur le physique de Joseph : « cheveux et sourcils noirs, yeux roux, front découvert, nez moyen bouche moyenne, menton rond, visage ovale ». Il mesurait 1,78 mètre et son degré d'instruction était porté à 2, ce qui signifie qu'il savait lire et écrire.

Il obtient une pension d'invalidité en 1920. En 1924 il est en proie à de violentes crises d'asthme. On précise qu'il est atteint « d'emphysème pulmonaire avec râles ». En 1926, on parle d'une sclérose bronchique.

Le 7 septembre 1935, on lui accorde le droit au port de la médaille de la Victoire.

Louis Delahaye, 2 mai 1915. Un nom et une date gravés sur le monument aux morts de Beaupréau. Qui était donc cet arrière grand-oncle* qui a perdu la vie pendant la Grande Guerre ?

Louis est né à la ferme de la Rossignolerie à Beaupréau le 9 août 1881, 6^e enfant du couple Jean et Jeanne Delahaie qui en comptera 11 au total. De 1902 à 1905 il fait ses trois années de service militaire à Paris puis rentre à Beaupréau. C'est lui qui semble gérer la ferme après la mort de son père Jean en 1909.

Lorsque la guerre éclate en 1914, il s'apprête à fêter son 33^e anniversaire. Il n'est pas marié. Il est, comme son père avant lui, conseiller municipal de Beaupréau.



Louis Delahaye, photographie sans date.

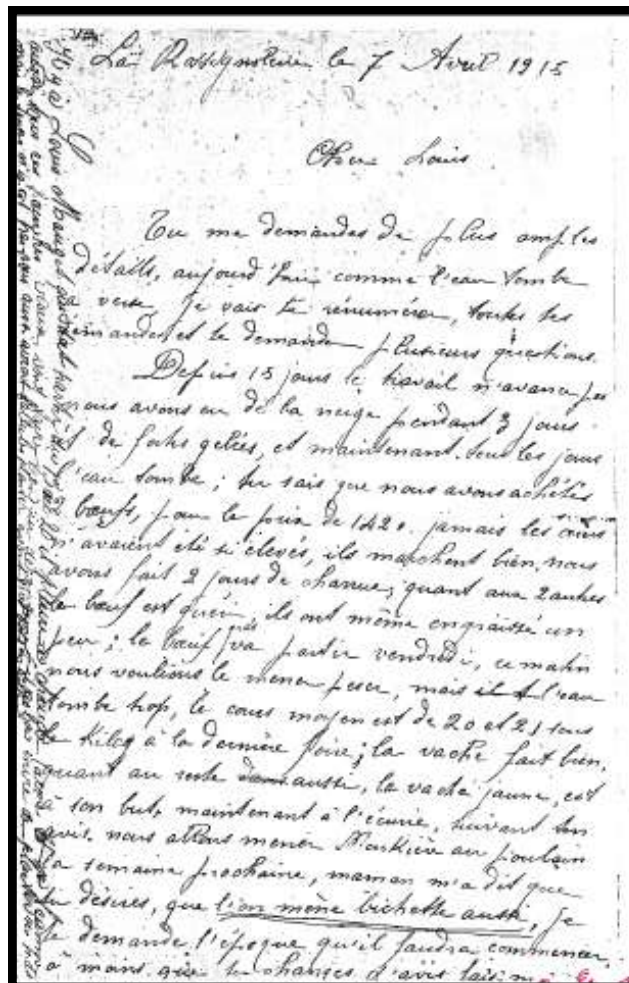
Le registre matricule militaire indique : « cheveux et sourcils noirs, yeux roux, front ordinaire, nez et bouche moyens, menton rond, visage ovale, 1m72 ».

*** repère généalogique: arrière-grand-oncle de Bertrand Delahaye**

De la Moselle aux Flandres, de la guerre de mouvement à la guerre de tranchées

Le parcours de Louis pendant la Grande Guerre nous est notamment connu grâce aux lettres de ses frères et soeurs qu'il a reçues et qui nous sont parvenues (grâce à Claude Morin). Ce corpus s'échelonne du 13 octobre 1914 au 26 avril 1915. Ces lettres retrouvées sur Louis à son décès ont été renvoyées à l'époque à la famille. **(Vous pouvez en obtenir une copie sur simple demande auprès de Bertrand).**

Louis arrive à Cholet le **12 août 1914**. Son régiment, le 77^e R.I., est engagé successivement en Meurthe-et-Moselle et dans les Ardennes en août, puis dans la bataille de la Marne en septembre. Une lettre de son frère Jean datée du **13 octobre** nous informe que Louis est au front. Il participe alors à la bataille des Flandres (octobre 1914 à mars 1915): « La semaine dernière ont t'a envoyé par la poste une paire de chaussette que tu pourras mettre dans tes souliers pour te réchauffer un peu les pieds puis hier lundi j'ai fait deux colis dans un il y a un carnet et un crayon 3 tablettes chocolat 3 cahiers papiers à cigarette et un mouchoir dans l'autre une boîte en fer blanc qui pourras te servir de garde à manger un flacon



« Le parcours de Louis pendant la Grande Guerre nous est notamment connu grâce aux lettres de ses frères et soeurs qu'il a reçues »

d'alcool de menthe un mouchoir une boîte de pastille pour la toux si des fois tu venais à t'enrhumer quelque pierre de sucre et un autre mouchoir. Quant au maillot que tu demandes l'on te l'enverra la semaine prochaine il n'y en a plus de fait mais les bonne femmes tricote pour toi ».

Le **23 décembre**, c'est son frère Léon qui lui écrit : Louis a probablement été blessé ou est tombé malade puisqu'il se trouve alors à l'hôpital de Mordelles à proximité de Rennes : « Mon cher Louis, te voilà donc parti de l'hôpital pour la filiale de Mordelle, j'espère que tu t'y trouveras très bien, aussi reste là-bas le plus longtemps possible car tu sais il faut que tu m'attendes pour aller en permission ensemble, sans cela il n'y aura pas de charmes ».

Jean écrit de nouveau à son frère le **22 janvier 1915**, mais les rôles sont inversés puisque Jean mobilisé entre-temps est en convalescence à l'hôpital de Falaise en Normandie alors que Louis est en permission à la Rossignolerie : « mon cher Louis bon courage et bonne santé et le bonjour à Emile ».

Quelques temps après il repart au front. Celui-ci est stabilisé : c'est désormais la guerre des tranchées qui attend Louis.

St-Jean d'Ypres, dimanche 2 mai 1915, 14 heures

« Henri Gallard a écrit en disant que vous alliez repartir pour la ligne de feu le 27 [avril] que cela va donc encore nous tourmenter »,
Lettre d'Anna à son frère Louis datée du 25 avril 1915

Le 77^e régiment d'infanterie de Cholet participe toujours à la bataille des Flandres. Il se rend à Ypres à partir du 23 avril 1915 où les Allemands viennent d'attaquer pour la première fois avec des gaz asphyxiants.

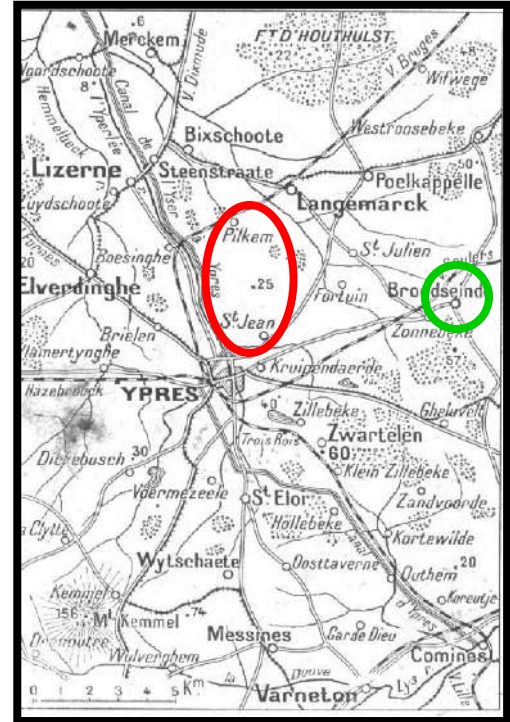
Dans la nuit du 1^{er} au 2 mai, vers 4 heures, le 77^e relève le 32^e R.I. et s'installe dans les tranchées. A cet instant les Allemands engagent le combat et attaquent les tranchées françaises. De nombreux soldats sont tués ou blessés. La suite est extraite de l'Historique du 77^e R.I.:

« Vers 2 heures de l'après-midi, un fort mouvement de troupe est observé dans les tranchées adverses par l'adjutant Serves, qui alerte ses hommes et

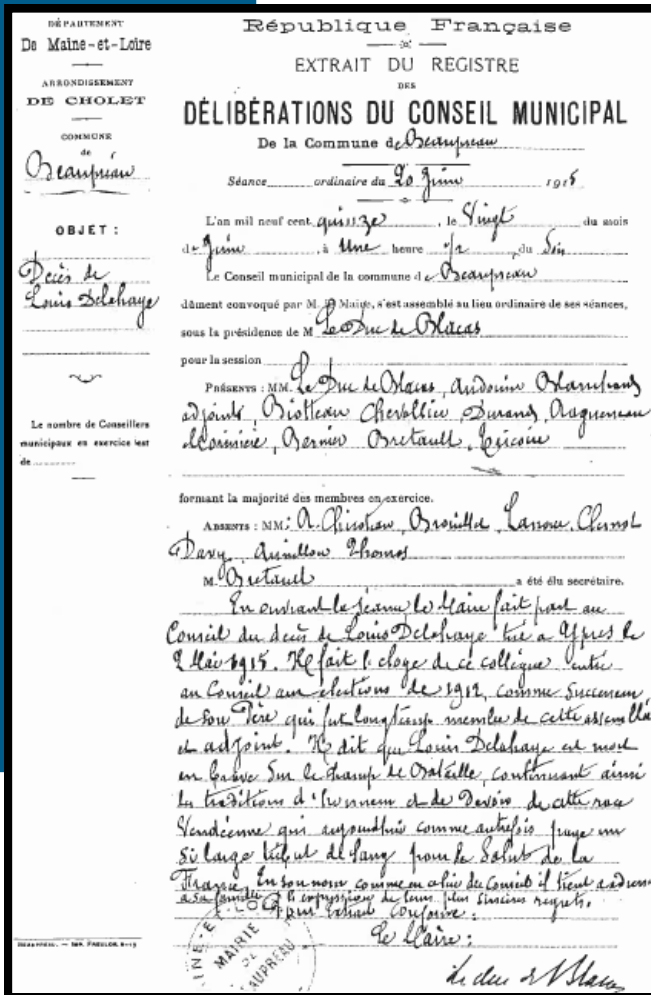
demande par fusée le tir de barrage. L'ennemi, qui essayait de progresser en utilisant à couvert une haie, s'arrête net sous le feu combiné de l'artillerie et de notre infanterie. Les Allemands comptent de nombreux morts ».

C'est à cette même heure que Louis Delahaye trouve la mort entre Pilkem et St-Jean d'Ypres « sur le champ de bataille » comme le précise son acte de décès.

- Louis Delahaye a été tué dans cette zone le 2 mai 1915
- Léon Delahaye a été blessé dans cette zone le 10 novembre 1914



L'hommage de la municipalité de Beaupréau à l'un des siens



Le 5 mai 1915, l'acte de décès de Louis a été rédigé à Stavele en Belgique à quelques kilomètres au nord ouest d'Ypres. Parmi les témoins, l'on trouve un certain Louis Peau, âgé de 35 ans. C'est un « gars de Beaupréau », cultivateur à la Treulière, soldat du 77^eR.I.

La nouvelle parvient quelques jours plus tard à Beaupréau et est relayée par un journal tenu par un curé qui informe les bellopratins des nouvelles du front (collection privée, Gilles Leroy).

On imagine la douleur de la famille d'autant plus éprouvée que c'était Louis qui dirigeait la ferme de la Rossignolerie.

Le Conseil municipal dont il était membre tient à lui rendre hommage en ouverture de sa séance du 20 juin 1915. Le Duc de Blacas, maire de la commune, « fait l'éloge de ce collègue entré au Conseil aux élections de 1912, comme successeur de son Père qui fut longtemps membre de cette assemblée et adjoint. Il dit que

Louis Delahaye est mort en brave sur le champ de bataille, continuant ainsi les traditions d'honneur et de devoir de cette race vendéenne qui aujourd'hui comme autrefois paye un si large tribut de sang pour le Salut de la France ». Louis étant décédé, c'est son frère Joseph qui reprend la gestion de la ferme de la Rossignolerie.



Le nom de Louis Delahaye est gravé sur le monument aux morts de Beaupréau (photo ci-dessus)

Portrait de Léon Delahaye (1890-1984)

Avant-dernier enfant de la fratrie, Léon est né le 29 mai 1890 à la Rossignolerie à Beaupréau. Il va à l'école chez les frères dès l'âge de quatre ans, son père, premier adjoint au maire, avait pu le faire accepter à cet âge. Il obtient son certificat d'études primaires.

De 12 à 19 ans, il participe aux travaux agricoles chez ses parents et chez un cousin germain.

Plus tard, Il fera de l'armée son métier du côté de Poitiers. Avant la Première Guerre mondiale,

Léon travaille neuf mois à la ferme de son frère Louis.

Blessé pendant le conflit puis envoyé en Italie, Léon revient en France à la fin de la guerre et se marie en 1919 avec Madeleine Chabot avec laquelle il aura une fille, Léone, la future mère de Claude Morin à qui nous devons de nombreuses informations de ce numéro du Rossignol Rit..

Ci-contre, photographie de Léon Delahaye, à Angers en 1913



Un blessé de la Grande Guerre

Claude Morin notre cousin consacre un passage à l'histoire de son grand-père Léon Delahaye dans son ouvrage La Grande Guerre des images. La propagande par la carte postale, 1914-1918, paru en 2012 aux éditions L'apart. Nous le reproduisons ici: « Le cas du soldat Léon Delahaye [...]est significatif du sort des blessés de la Grande Guerre. Ce fantassin est blessé devant Ypres le 10 novembre 1914. Alors qu'il se trouve dans une petite tranchée de première ligne, il entend arriver un fusant (obus de 77 qui explose en l'air). Il a le réflexe de se protéger à l'aide de son havresac, mais ses jambes et son bras gauche, restés sans protection, reçoivent des éclats. Ses camarades lui font des bandages, mais il faut attendre la nuit pour que deux brancardiers

puissent enfin l'évacuer. Alors qu'ils viennent d'atteindre une route, les brancardiers sont effrayés par les balles qui sifflent. Laissant sur place leur blessé, ils disparaissent pendant une dizaine de minutes, avant de le



recupérer et de repartir au pas de course. Mais cette précipitation a une conséquence fâcheuse: secoué dans une position instable, Léon

Delahaye tombe bientôt sur le sol. Remis sur le brancard, il est finalement transporté jusqu'au village de Zonnebeke. Là il a la chance de reconnaître l'un des médecins, originaire comme lui de Beaupréau. Il l'interpelle et celui-ci le soigne en priorité, arrachant notamment l'éclat apparent fiché dans la rotule, tandis que des infirmiers tiennent la jambe du blessé. « La guerre est finie pour toi » conclut l'homme de l'art. Mis ensuite dans un train, Léon Delahaye arrive à l'hôpital de Luçon quatre jours plus tard. Il y est opéré sans délai. Endormi à l'éther, il reste quatre heures sur le billard. Après avoir passé quatre mois à l'hôpital, il est envoyé en convalescence, mais n'est pas réformé. Il est simplement muté dans l'artillerie lourde ».

« Le cas du soldat Léon Delahaye est significatif du sort des blessés de la Grande Guerre »



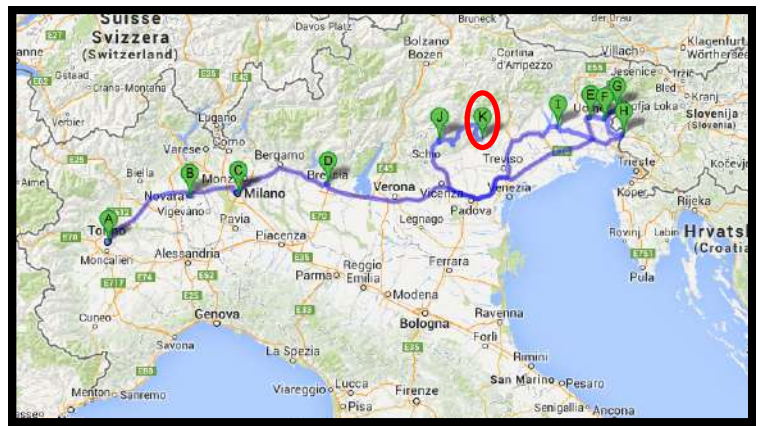
Léon Delahaye à Poitiers en 1916

Un maréchal des Logis fourrier en Italie

Après sa convalescence, Léon réintègre l'armée dans le courant de l'année 1915. Le 29 octobre 1915 il est affecté dans le 33^e Régiment d'artillerie puis dans le 109^e le 29 décembre 1915. Il obtient le grade de Maréchal des Logis fourrier en 1916. Quelques notes prises par Léon (et fournies par Claude Morin) nous renseignent sur son parcours dans l'artillerie en 1917 en Champagne. Le 8 septembre, « il y a bruit de départ les uns pour Salonique les autres l'Italie ». Pour Léon,

ce sera l'Italie où il entre le 14 septembre « à 23h30 Turin, Novare, Milan, Brescia et Udine. Le 17 nous quittons Udine et nous allons cantonner à Firmano où nous restons 3 jours, le 21 nous cantonnons à Dolegna, dans la nuit explosion terrible ». Léon est à ce moment-là tout à l'est de l'Italie actuelle. Il parcourt cette région en 1918 pour terminer la guerre non loin du lac de Garde au nord ouest de Trévise.

Photographie de Léon Delahaye en Italie, probablement en 1917



Parcours approximatif de Léon en Italie; le point K correspond à Valdobbadiene le lieu où il se trouvait à la fin de la guerre.

Au cours de son périple dans la Première Guerre mondiale, Léon prend des photos. En voici quelques-unes :



**Ci-dessus, photo du fort de Trigny (dans la Marne)
Ci-contre, Legrand en Italie, compagnon d'armes de Léon
Ci-dessous, une pièce d'artillerie**



Ci-dessus, document de l'armée Italienne autorisant Léon Delahaye « à se parer de l'insigne fondé avec le décret royal du 21 mai 1916 »



Jean, c'est l'aîné de la famille. Il est né le 23 août 1872 et s'apprête alors à fêter ses 42 ans lorsque la guerre éclate le 3 août 1914. Il s'est marié dix ans auparavant, le 2 mai 1904 avec Marie Métayer. Sa soeur Thérèse se marie le même jour avec Benjamin Métayer le frère de Marie Métayer.

Jean est mobilisable comme tous les hommes de 20 à 48 ans.

Seule photo de Jean avant la guerre que nous possédons, vers 1900, malheureusement de mauvaise qualité

Incorporé le 8 décembre 1914, il intègre quatre jours plus tard le 19^e Régiment d'Infanterie territoriale. Le 28 juin 1915 il passe dans le 17^e R.I.. Si l'on en croit l'historique de ce régiment, il se retrouve alors dans la Somme jusqu'en juillet puis dans la Marne jusqu'en juin 1916. C'est ensuite que le 17^e R.I. passe à la bataille de Verdun de juin à août, période pendant laquelle une mission de ravitaillement des premières lignes est assurée dans les secteurs de La Fermeté, du tunnel de Tavannes, des casernes Marceau et

Bois Bouchet. Le régiment passe ensuite dans l'Aisne de septembre à décembre. En 1917, le 17^e R.I. est au service des routes de la 5^e armée de janvier à juillet. Le régiment est dissous le 21 août. Nous ne savons pas dans quelle unité se retrouve alors Jean. Il est enfin démobilisé le 30 décembre 1918. Il rentre alors à Beaupréau. Sa fille Claire deviendra religieuse au couvent des Petites Soeurs de Trélazé.

« Jean traverse toute la guerre, du 8 décembre 1914 jusqu'à sa démobilisation le 30 décembre 1918 »

Une lettre adressée à son frère Louis

«Falaise, le 22 janvier 1915

Mon cher Louis,

Je suis content d'avoir reçu de tes nouvelles je t'avais déjà écrit plusieurs fois à Mordelles ainsi qu'à Rennes et je n'avais jamais rien reçu de toi je pense que mes lettres non pas été te trouver il y en a toujours quelques unes qui se perdent je pense ou bien je ne mettrais mal ton adresse je ne sais pas comment cela sais fait je n'y comprend rien. Merci de tes bonnes nouvelles je vois que du côté de Cholet cela ne va pas mal hum du côté de Falaise nous sommes plus tranquille jusqu'à présent car tu ne sais pas qu'à Falaise il y a la fièvre cerebro mais n'en

parle pas inutile de sans faire car pour moi je ne suis pas malade pour le moment mais dame tu parles que ça tousses le matin dans notre écurie. Ce matin il est tombé de la neige en abondance la terre n'était pourtant pas gelé mais cela n'a rien fait elle est resté sur la terre et ce soir elle n'était pas encore fondu si cela tombait comme cela dans les tranchées tu parles qu'il y aurais de quoi ce faire englutir tout vivant je n'ai pas vu tomber plus fort quelque fois par chez nous je crois. A 6 heures il n'y avais pas de neige et à huit heures il y en avait haut comme le sabot et la terre n'était pas gelé par dessous sans cela je pense qu'il y en

aurait bien eu ½ mètre de haut mais ce soir il n'y en a plus guère de reste sur la terre enfin je ne vois pas grand chose autre à te marquer car je suis le seul de Beaupréau qui suis à Falaise mais que veux tu je commence bien quant même à m'y faire seulement tu comprends je garde les nouvelles pour moi car le plus proche de chez moi est à 12 kilomètres de chez nous. Enfin mon cher Louis bon courage et bonne santé et le bonjour à Emile, ton frère Jean. »

N.B.: l'orthographe originale a été conservée pour toutes les citations de lettres

Les détails des lettres ou la vie à l'arrière

Les lettres d'Elisabeth, Anna, Jean et Léon apportent des détails particulièrement intéressants sur la vie à l'arrière pendant cette Première Guerre mondiale. La vie à la Rossignolerie et à Beaupréau en général y est rapportée.

Ainsi, une lettre d'Elisabeth adressée à Louis le 25 avril 1915 met en exergue **la nouvelle place des femmes dans la société** en raison de la guerre, non sans humour: « Tu parles que le travail ne manque pas, et les bonnes femmes sont toutes occupées, il n'est pas rare de les voir conduire voiture et charrettes piquées les patates. Ah ! Si tu voyais le chantier, il y aurais bien quelquefois à rire si ce n'était la malheureuse guerre ».

C'est aussi **le temps des réquisitions**.

Jean l'évoque dans une lettre du 13 octobre 1914 : « Nous avons encor présenté Kalif pour le faire passer pour la remonte mais pas Fileur (?) pourtant le lieutenant qui a passer ça a dit voilà un bon cheval c'est malheureux qu'il ne m'en faut pas de cette catégorie mais d'ici une quinzaine vous me le représenterez et je vous le prendrais ». Et dans une lettre d'Anna du 24 avril 1915: « Jeudi dernier il y avait réquisition de bêtes il en fallait 200 pour Beaupréau et alors comme il en manquait il avait été question de réquisitionné le jour de la foire mais il n'en a rien été les marchands montait sur la grande route pour acheter car sur le marché il y avait

6 boeufs et peut-être 10 vaches et quelques taurea [sic] c'était un triste marché, à la mairie ils ont reçu l'ordre qu'il n'y aurait plus de réquisitions avant nouvelle ordre ».

Enfin **la hausse des prix** se fait sentir: « Depuis 15 jours le travail n'avance pas nous avons eu de la neige pendant 3 jours et de fortes gelées, et maintenant tous les jours l'eau tombe ; tu sais que nous avons achetés 2 boeufs pour le prix de 1420. Jamais les cours n'avaient été si élevés, ils marchent bien, nous avons fait deux jours de charrue » (lettre de Léon du 7 avril 1915).

Portrait d'Emile Delahaye (1894-1982)



Emile, c'est le petit dernier de cette fratrie de 11 enfants. Né à Beaupréau le 8 janvier 1894, il devient tailleur d'habits. Il n'a donc que 20 ans quand la guerre éclate.

Emile est incorporé à Cholet le 23 novembre 1914. Mais il n'est pas affecté et retourne à la Rossignolerie. Le 11 mars 1915, une commission médicale dite « des 3

Photographie d'Emile Delahaye, sans date, Beaupréau, photographe H. Racineux

médecins » le maintient en « service auxiliaire » c'est-à-dire qu'il reste chez lui. Le temps de la guerre au front n'est pas encore venu pour lui.

Le 16 mai 1916 il passe dans le 66^e Régiment d'Infanterie et le 7 octobre 1916 il part aux armées. Il passe ensuite dans le 22^e Régiment d'Infanterie le 12 avril 1917. Il est démobilisé le 3 septembre 1919 et rentre à Beaupréau. Emile se marie trois ans après avec Marie-Louise Guilbault le 4 juillet 1922.

« Emile, c'est le petit dernier de cette fratrie de onze enfants »

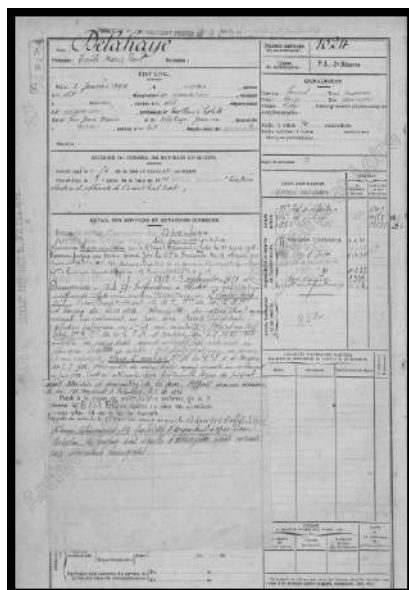
Son parcours de 1916 à 1918

Nous ne disposons que de peu d'informations sur le parcours d'Emile. Quand il part en octobre 1916 avec le 66^e R.I., c'est pour la bataille de la Somme débutée depuis le 1^{er} juillet. Emile réchappe de cet affrontement parmi les plus meurtriers de la

Première Guerre mondiale. Le régiment se retrouve ensuite en Champagne.

Avec le 22^e R.I. À partir d'avril 1917, Emile passera par l'Aisne puis l'Alsace, la Marne et la Champagne en 1918.

Photo d'Emile Delahaye, Metz, 1919



Aperçu du registre matricule militaire d'Emile Delahaye. Il y est précisé qu'Emile souffrait d'une ostéomyélite (infection d'un os) de l'avant bras droit. Il est requis à la mobilisation de 1939 mais est réformé définitivement en avril 1940 en raison des séquelles sur son bras.

La famille Bridon et la Première Guerre mondiale

Portrait de René Marie Bridon

Dans la famille d'Alphonsine Bridon (1892-1958) de Jallais, épouse de notre ancêtre direct Joseph Delahaye dont nous avons réalisé le portrait p.2, deux hommes ont été mobilisés. Il s'agit de son frère aîné René (1886-?) et de son frère cadet Charles (1894-1932).

Le registre matricule de René indique qu'il a été blessé une première fois à la tête le 12 décembre 1914 par un éclat d'obus du côté de Bernécourt en Meurthe-et-Moselle, entre Verdun et Nancy. La nouvelle est relayée dans la famille Delahaye: Léon

Delahaye l'annonce à son frère Louis dans une lettre datée du 23 décembre 1914 écrite depuis Falaise dans le Calvados: « René Bridon est blessé à la tête par un éclat d'obus, mais on ne me dit pas si la blessure est grave »

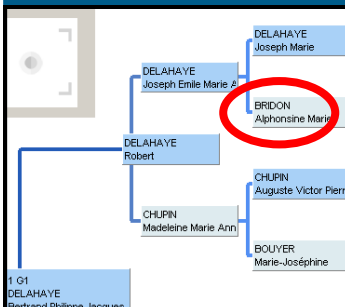
Le caporal René Bridon va alors passer d'hôpital en hôpital (Gray, Montdauphin, Grenoble) pour repartir le 7 juin 1915 avec le 68^e régiment d'infanterie.

Il est de nouveau blessé par un éclat d'obus à Roussel le 8 mai 1918, cette fois-ci à la hanche gauche. La fréquentation des hôpitaux reprend : Fontainebleau,

Montauban et enfin Angers qu'il quitte le 26 janvier 1919. Le 15 mars de la même année il demeure au Pallet en Loire-Atlantique. Le registre matricule mentionne des « séquelles de la plaie de la cuisse gauche avec fracture parcellaire du grand trochantier. Longue cicatrice partiellement adhérente sans limitation des mouvements ».

Sorti meurtri de ce premier conflit mondial, René se marie deux ans plus tard au Pallet le 25 janvier 1921 avec Félicité Arnaud.

Repère généalogique:



Portrait de Charles Bridon

Charles, conscrit d'Emile Delahaye, se retrouve incorporé le 7 septembre 1914. Le 27 décembre 1914 il est évacué une première fois du front pour « pieds gelés ». Il retourne dans l'armée le 15 mars 1915 puis devient caporal le 16 novembre de la même année. Il est blessé à Vaux le 8 mai 1916, un des hauts lieux de la bataille de Verdun. Son registre matricule précise qu'un éclat d'obus lui fracture le coude droit et qu'il a été « blessé en travaillant pendant un quart d'heure

sous un bombardement à dégager un soldat enseveli dans la tranchée ». La guerre est alors terminée pour lui. Il est soigné à l'hôpital auxiliaire 154 St-Nicolas à Paris. Il en sort le 10 février 1917 et passe un mois au centre spécial de réforme de Vaugirard. Il conservera des séquelles importantes au niveau du bras.

« Gradé énergique et très dévoué », il est cité à l'ordre de l'armée le 26 février 1917. Il obtiendra la Croix de Guerre avec étoile de bronze, la Médaille militaire et une Palme.



Exemple d'une Croix de Guerre 14-18, ici avec une palme

Les grandes soeurs d'Alphonsine, Marie et Anastasie

Marie Bridon (1888-1965), la soeur d'Alphonsine notre ancêtre, s'était mariée à Beaupréau le 13 février 1911 avec Jules Dupé (1881-1963) qui était boulanger à Beaupréau. Durant son service militaire, il était canonnier et avait participé à des opérations en Algérie du 6 février au 6 mars 1903. C'est donc tout à fait logiquement qu'on le retrouve dans les régiments d'artillerie

pendant la Grande Guerre.

Anastasie Bridon (1889-1975), autre soeur d'Alphonsine, surnommée plus tard « Tante Nasta » s'est mariée à Beaupréau en 1924 à un certain Olivier Noyer. Celui-ci, tourneur sur bois à Beaupréau, avait participé à la Première Guerre mondiale du 24 février 1915 au 30 décembre 1916, date à laquelle il avait été réformé pour une diminution de

son acuité visuelle. Il souffrait en effet de myopie. De surcroît, son registre matricule mentionne qu'il souffrait en novembre 1918 « d'hyarthrose chronique du genou droit ». Il est réformé définitivement en avril 1919 et reconnu invalide à 65% « pour tumeur blanche du genou droit ayant nécessité une immobilisation ». Il rentre alors à Saint-Martin de Beaupréau.

« Jules Dupé
était boulanger
à Beaupréau »

Et dans les familles Chupin et Bouyer ?

Notre ancêtre Auguste Chupin (1867-?) d'Andrezé (père de Madeleine Chupin épouse de Joseph Delahaye) est requis à la mobilisation générale d'août 1914.

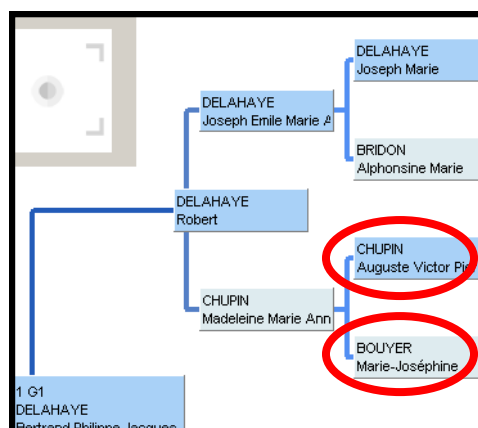
A notre connaissance il ne semble pas avoir participé au conflit. Né en 1867, il avait donc 47 ans en 1914 et était le cadet de 4 frères qui avaient tous accompli leur service militaire : ils étaient trop âgés pour être mobilisés.

Du côté de son épouse Marie-Joséphine Bouyer (1882-1953), il

ne semble pas qu'il y ait eu des hommes mobilisés.

A noter qu'Auguste avait épousé en premières noces Philomène Marie Bouyer (1877-?) le 4 octobre 1898 à Andrezé. Après son décès, il a épousé Marie-Joséphine en 1910, la soeur de Philomène. Pratique courante à l'époque, le remariage avec un parent proche du décédé permettait de conserver les intérêts de la famille.

Repère généalogique:



Méthode de recherche d'un Poilu...

Vous souhaitez retrouver l'histoire d'un de vos ancêtres dans la Première Guerre mondiale ? Voici quelques pistes de recherche. L'occasion de citer ici les sources utilisées pour la réalisation de ce numéro 2 du Rossignol Rit !

Etape 1: une recherche généalogique.

Il est tout d'abord nécessaire d'identifier la date de naissance ou de décès de votre ancêtre en faisant votre arbre généalogique. Il faut aussi recueillir tous les documents existants dans la famille (livret militaire, lettres, décorations...)

Etape 2 : la consultation des registres matricules.

Sur le site des Archives départementales du Maine-et-Loire www.archives49.fr/ (mais aussi de certains autres départements) vous avez accès aux registres matricules militaires. Il s'agit de fiches qui retracent le parcours des soldats dans l'armée depuis le début de leur service militaire.

Etape 3: la consultation du site Mémoire des Hommes.

Sur le site www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr vous pouvez consulter:

-les fiches des soldats français morts pendant le conflit (parmi 1,3 million de soldats)

-les journaux de marche des unités qui racontent au jour le jour l'activité des régiments pendant la guerre.

Etape 4: retracer le parcours du régiment du soldat.

Sur le site <http://chtimiste.com> vous pouvez retrouver l'itinéraire des régiments de 1914 à 1918.

« Des archives disponibles sur Internet »

Le site internet

Mémoire des Hommes

En résumé, ils ont été mobilisés pour la Grande Guerre :

FAMILLE DELAHAYE

- Jean Delahaye (1872-1957)
- Louis Delahaye (1881-1915)
- Joseph Delahaye (1885-1958)
- Léon Delahaye (1890-1984)
- Emile Delahaye (1894-1982)
- François Bretaudeau (1872-1951),
époux de Marie-Ange Delahaye (1877-1964)
- Benjamin Métayer (1878-1957),
époux de Thérèse Delahaye (1878-1950)

FAMILLE BRIDON

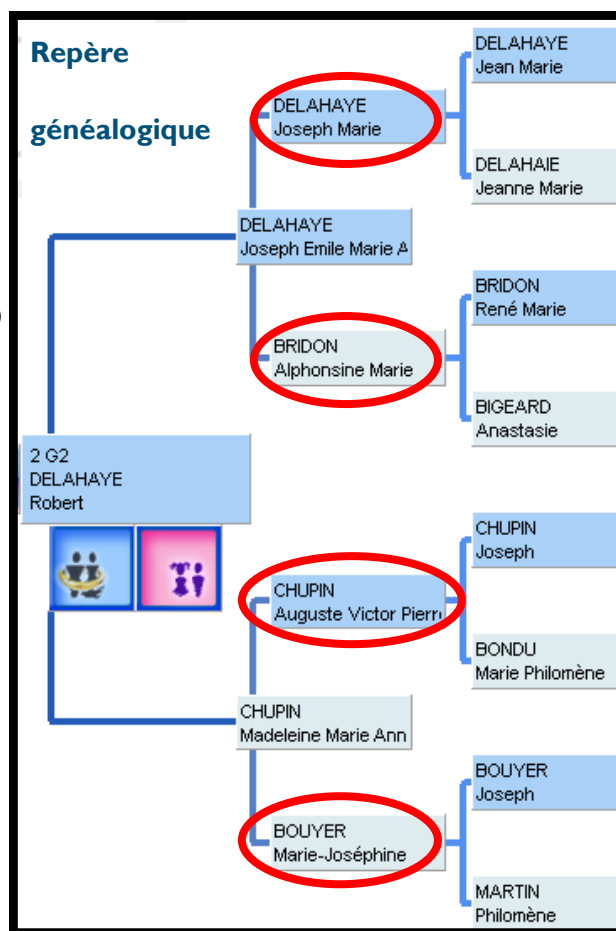
- René Bridon (1886- ?)
- Charles Bridon (1894-1932)
- Jules Dupé (1881-1963),
époux de Marie Bridon (1888-1965)
- Olivier Noyer (1885-1934),
époux d'Anastasia Bridon (1889-1975)

FAMILLE CHUPIN

- Auguste Chupin (1867- ?)

FAMILLE BOUYER

- néant



Dans le prochain numéro du Rossignol Rit ! :

1915-2015: centenaire de la naissance de Joseph Delahaye !

Rédaction du Rossignol Rit ! :

Bertrand Delahaye
Les Levées
49510 JALLAIS

02 41 58 79 15
06 51 49 70 54

bdelahaye7@gmail.com

Arbre généalogique sur:

http://gw0.geneanet.org/bertrand1_w

Hors-sujet : les insolites généalogiques

Que de trouvailles parfois amusantes en généalogie! Florilège de particularités trouvées dans notre arbre...

Saviez-vous par exemple que le moulin moine de Jallais connu aujourd'hui pour son restaurant et sa discothèque était occupé au XVII^e siècle par un couple de nos ancêtres ? Il s'agissait de Mathurin Lethon et Michelle Bondu. Une ascendance qui se retrouve par la branche Chupin.

Dans cette même branche, on retrouve les Chupin de la Joussalmière à Andrezé, notamment Pierre bâtisseur de la fameuse croix du Loup-garou !

C'est encore dans cette branche que l'on trouve aussi une famille Bondu habitant à la ferme de la Chaperonnière de Jallais, à l'époque où Jacques-Joseph

Cathelineau fils du généralissime fut tué en 1832.

On trouve aussi des noms de famille particuliers: Boisson, Cocu, Chrétien, Gay, Pétaud, Routard...



La croix du Loup-garou à Andrezé, carte postale sans date



Le manoir de la Chaperonnière à Jallais, carte postale sans date



Le moulin moine de Jallais, carte postale sans date